

Chapitre 1

Saint-Anselme, octobre 1967

L'hôpital Saint-Cœur-de-Marie s'éveillait lentement dans la brume blanche du matin et ses fenêtres s'allumaient une à une comme autant d'yeux ouverts sur la ville qui l'entourait.

Dehors, quelques feuilles arrachées aux branches par la brise du matin voletaient et se posaient sur le palier de l'entrée pour le recouvrir d'un tapis multicolore. Les passants pressés aux yeux encore bouffis de sommeil et fixement rivés sur le trottoir entendaient bien quelque son de cloche par les fenêtres entrouvertes, mais ils n'y prêtaient nulle attention, trop occupés qu'ils étaient à courir dans leur propre vie vers un travail ou une famille qui les attendait.

À l'intérieur, les infirmières glissaient légèrement sur les parquets bien cirés, flottant telles des ombres dans la clarté diffuse du petit matin. La nuit avait été chaude et humide, et les odeurs d'éther et d'antibiotiques se faisaient particulièrement entêtantes. Il était rare, en cette période de l'Action de grâces, que les journées et les nuits soient aussi douces. «L'été des Indiens», disaient les plus âgés privés de sommeil cette nuit-là, incommodés par la chaleur et l'humidité.

Comme tous les hôpitaux de banlieue, cet établissement de Saint-Anselme était une grande maison familiale avec ses odeurs connues qui vous collaient

à la peau et vous enveloppaient de la tête aux pieds. Tous les employés y avaient un lien quelconque, de parenté ou de voisinage, et les gens qui y séjournaient connaissaient un membre ou l'autre du personnel, plus souvent plusieurs.

Il était six heures dix quand retentit l'appel fatidique.

— Code 999 aux soins intensifs, chambre cinq. Je répète, code 999 aux soins intensifs, chambre cinq.

Tous les haut-parleurs de l'hôpital s'étaient ouverts en même temps. Une cloche avait sonné trois fois pour signaler qu'il s'agissait d'une urgence. Puis la voix tremblante, mais forte, du préposé à l'admission avait résonné dans l'interphone.

Les personnes désignées au début du quart de travail se précipitèrent séance tenante vers les soins intensifs en criant à leur remplaçant ce qu'elles faisaient avant l'appel afin de leur permettre de prendre la relève.

Moins d'une minute plus tard, les membres de l'équipe étaient auprès de l'homme dont les signes vitaux s'étaient subitement arrêtés. Le médecin de l'urgence, seul de ses collègues à se trouver dans l'hôpital à cette heure matinale, avait pris en main les opérations. Une infirmière commença le massage cardiaque. Une autre, après avoir installé les électrodes sur la poitrine, aux poignets et aux chevilles de l'homme, ouvrit une nouvelle voie intraveineuse afin d'administrer sans risque d'incompatibilité les médicaments exigés par la situation. Le médecin prit sur la table de réanimation le nécessaire à intubation et commença à insérer la canule dans la gorge du patient.

Toutes ces opérations se déroulaient dans un ensemble parfait. Bien entraînée, l'équipe de réanimation agissait comme un orchestre symphonique dont le médecin aurait été le chef et où chacun devait jouer sa partition sans fausse note. La vie d'un être humain

dépendait de la compétence de l'équipe, laquelle tenait à la maîtrise de chacun selon son rôle.

Le docteur Giroux demanda d'une voix ferme, mais très calme malgré la gravité de la situation :

— Qui est l'infirmière de ce patient? Qu'est-ce qui s'est passé? Parlez-moi de cet homme.

— Il s'agit de Charles-Eugène Aubert, le chanoine de notre paroisse, dit l'infirmière Maureen Taylor en s'avançant vers le lit.

Tous les regards, abasourdis, se portèrent sur l'homme nu et sans vie qui reposait sur les draps blancs. Pendant une seconde, le temps sembla arrêter sa course folle. Seule Rosalie Lambert, l'infirmière adjointe de nuit, ne semblait pas émue devant cette sinistre scène. Elle se tenait, immobile et impassible, sur le seuil de la chambre. Elle haïssait cet homme depuis si longtemps! Elle le regardait dans sa nudité et son impuissance. Elle fixait délibérément son sexe flasque et violacé qui pendait inerte entre ses jambes trop maigres. Bien dissimulé sous le manteau de silence de la puissante religion catholique des années quarante, ce monstre avait changé le cours de tant de destins promis au bonheur! Et particulièrement le sien. Elle observait le ballet de ses collègues qui tentaient de le maintenir en vie, apparemment sans ressentir la moindre angoisse à l'idée que ces fébriles instants puissent être les derniers de Charles-Eugène Aubert sur cette terre.

Hôpital Saint-Cœur-de-Marie, quelques heures plus tôt

Un peu en retrait au bout d'un long corridor, derrière des portes toujours closes sur le monde extérieur, se trouvait l'unité des soins intensifs. Ce département comptait six lits, et chaque infirmière y avait la charge de deux patients au maximum. C'était comme une île mystérieuse au sein de l'hôpital où seul un personnel

aux compétences dûment reconnues avait le droit de se trouver. Rares étaient les infirmières qui avaient la force morale de supporter le stress occasionné par les soins spécialisés de première ligne. Une concentration de tous les instants était requise et, dès que l'une s'y sentait trop à l'aise, elle devait décupler ses efforts pour conserver sa vigilance. Les préoccupations personnelles elles-mêmes devaient demeurer à l'entrée. Là, l'erreur se traduisait en perte de vies humaines. Sans doute cette particularité n'était-elle pas exclusive aux soins intensifs, mais les exigences y étaient si élevées que le personnel de cette unité développait instinctivement une seconde nature de minutie et d'attention.

Rosalie Lambert, l'assistante de nuit, était à son poste depuis une bonne dizaine d'années. Elle avait quarante-sept ans. La présence rassurante de cette femme d'expérience augmentait la confiance des plus jeunes, moins expérimentées. Même au cœur des urgences extrêmes, elle conservait sa voix calme, ses gestes précis, professionnels et immensément humains. Si quelqu'un lui faisait remarquer que les patients angoissés se calmaient dès son arrivée, elle répondait en souriant :

— J'ai l'âge vénérable d'inspirer la confiance.

Cette nuit-là, l'unité comptait cinq patients. Il y avait dans la première chambre un traumatisé de la route, installé sur un lit orthopédique pour se remettre de fractures multiples aux deux jambes, ainsi que d'une fracture, ouverte celle-là, au bras droit. Le médecin redoutait également une fracture du crâne, de sorte que son cas nécessitait une surveillance étroite. L'homme était conscient, mais il ne savait pas encore que, dans la chambre voisine, son fils de vingt ans avait eu l'abdomen perforé et qu'il luttait vaillamment pour se maintenir en vie. Le jeune homme était dans un profond coma et ses

chances de s'en tirer étaient bien minces. Il y avait aussi, dans la chambre trois, un vieil homme qui se remettait péniblement d'un infarctus. Dans un état très instable, il pouvait à tout moment se retrouver en état de crise. La chambre quatre était occupée par une femme de trente ans opérée la veille pour un cancer de l'intestin. Elle devrait dorénavant vivre avec une colostomie, un sac sur l'abdomen dont la présence l'avait davantage traumatisée que l'annonce de son cancer, lequel ne lui laissait pourtant qu'une bien faible espérance de survie. Finalement, dans la chambre cinq reposait Charles-Eugène Aubert, curé de la paroisse de Saint-Anselme, où se trouvait précisément l'hôpital Saint-Cœur-de-Marie.

Quand les jeunes infirmières du quart de nuit avaient appris la présence de ce chanoine redouté dans la chambre cinq, elles avaient espéré que garde Lambert accepte de le prendre comme patient. Non parce que son état était instable, mais plutôt parce que ce personnage les mettait mal à l'aise. Il était souvent exigeant et vous envoyait en enfer à la moindre occasion. Les terreurs cultivées par la religion catholique, en cette fin d'année 1967, prenaient encore beaucoup de place au Québec. Bien sûr, la Révolution tranquille, qui allait balayer d'un coup toutes les craintes inspirées par le clergé et entraîner aussi au passage une grande partie de ses représentants, grondait déjà très fort.

Mais, en cette soirée d'octobre, si on pouvait éviter de s'occuper d'un patient comme ce vieux chanoine sévère, il fallait tenter sa chance. Aussi, dès que garde Lambert arriva à l'unité pour son quart de nuit, elle eut à peine le temps de mettre sa coiffe et de l'ajuster sur sa tête que déjà les deux autres infirmières, surexcitées et anxieuses, la pressaient de faire le partage des patients.

Garde Lambert fut étonnée. Elle avait bien senti, avec

le flair que lui conférait son expérience, qu'une fébrilité inhabituelle flottait sur l'unité. Ses deux compagnes étaient des infirmières compétentes, habilitées depuis un bon moment à œuvrer aux soins intensifs. Judith Lépine était déjà sur place à son arrivée à Saint-Cœur-de-Marie, dix ans auparavant. C'était une toute jeune infirmière, à l'époque, mais on devinait chez elle le désir de faire une longue carrière auprès des malades, un désir que le temps n'avait pas démenti. Pour sa part, Maureen Taylor n'était avec eux que depuis deux ans. Par contre, elle avait de l'expérience dans le genre de soins requis par l'unité, puisqu'elle avait précédemment été à l'emploi de l'hôpital Notre-Dame de Montréal, où elle occupait un poste similaire depuis la fin de ses études.

Rosalie se rassura en se disant qu'elle se préparait à passer une nuit tranquille, bien qu'une nuit aux soins intensifs pût difficilement être affublée de ce qualificatif. Cartable en main, elle leva la tête vers le tableau noir où étaient inscrits à la craie les noms des patients, ainsi que des indications sur leur état. Occupé à s'acquitter des derniers détails afin que l'arrivée de l'équipe de nuit se fasse dans l'harmonie, le personnel du soir était encore au chevet des patients. Ainsi, les nouveaux arrivants avaient le temps de prendre connaissance des informations touchant les malades présents sur l'unité.

Au moment même où ses yeux se posèrent sur le nom du curé Charles-Eugène Aubert, la jeune Judith lui demanda avec un air suppliant si elle acceptait la responsabilité de ce patient pour la nuit. Elle insista en adoptant une expression comique.

— Ce n'est pas parce que c'est un cas d'infarctus récent compliqué d'une pneumonie. Le chanoine Aubert est le curé de ma paroisse et c'est à lui que je me confesse tous les mois. Si c'est possible que je

n'aie pas à m'en occuper cette nuit, je t'en serais bien reconnaissante, Rosalie.

Maureen intervint à son tour.

— Je le connais moins que Judith, je ne vais jamais à confesse, mais si tu pouvais t'en occuper ça me plairait bien également.

Les grands yeux verts de garde Lambert étaient toujours fixés sur le tableau noir. Le visage fermé, elle restait là, immobile. Seul son front s'était plissé un instant comme si elle cherchait à retrouver une lointaine époque ou à ramener à la surface de sa mémoire un souvenir enfoui depuis longtemps. En face d'elle, les deux infirmières restaient muettes, étonnées de cette expression étrange qui altérerait les traits de leur compagne de travail. Elle cherchait sûrement une façon de refiler à l'une d'elles ce chanoine austère que sa réputation d'homme désagréable précédait résolument. Comme le silence se prolongeait, Judith se risqua à demander de nouveau, un peu taquine :

— Dis-moi, Rosalie, à qui va revenir l'honneur de s'occuper du bien-aimé chanoine Aubert?

Sa voix enjouée sembla ramener son chef d'équipe à la réalité. Rosalie secoua la tête. Ses boucles brunes s'éparpillèrent sur son front et cachèrent son regard crispé à la vue de ses compagnes. Après avoir respiré doucement, elle se retourna et déposa sur la table de travail le cartable où étaient consignés les détails des soins à prodiguer aux patients. Elle se dirigea ensuite vers la sortie en murmurant d'une voix à peine audible :

— Excusez-moi, je reviens.

Et elle disparut dans la salle de repos.

Les deux jeunes infirmières se regardèrent avec un sourire coquin en se disant que, décidément, le bon vieux chanoine provoquait de drôles de réactions.

— Tu ne le croiras peut-être pas, dit Judith, mais, il y a

quelques années, ce chanoine m'a fait sortir de l'église en me disant d'aller mettre des vêtements plus convenables, et ce, uniquement parce que je portais un pantalon.

— Un curé peut faire ça?

— Oui, il a tous les droits dans son église, et même à l'extérieur. Ils se mêlent vraiment de tout, ces chers abbés.

— Et tu es partie? demanda Maureen, stupéfaite.

— Je n'ai pas eu le choix.

Elle prit son air le plus offusqué.

— Y as-tu pensé? Devoir sortir de l'église comme ça devant toute la paroisse réunie pour la messe! Tu peux être certaine que je n'y suis pas retournée ce jour-là. Je lui en ai tellement voulu de m'avoir humiliée de la sorte que j'ai été longtemps sans aller à la messe.

— Et tu as fini par y retourner?

— Que veux-tu! Manquer la messe sans raison valable, ça vous envoie directement en enfer pour l'éternité. Et c'est long, l'éternité, à griller dans les flammes. Ceci pour te dire que je n'ai vraiment pas envie de l'avoir comme patient.

— Je ne le connais pas autant que toi, répondit Maureen en riant de bon cœur, mais ses sermons me font tellement peur que je ne tiens pas non plus à m'en occuper cette nuit. Mais, bon! On verra bien ce que décidera Rosalie. C'est elle, le boss.

Pendant ce temps, à l'abri derrière la porte close, Rosalie respirait profondément. L'oxygène pénétrait ses poumons et redonnait à son cœur affolé un rythme un peu plus normal. Elle avait fermé les yeux. Elle connaissait cet homme depuis si longtemps! Il était jeune curé, à cette époque lointaine où elle l'avait rencontré pour la première fois. La vie changeait les hommes, mais, dans son cas à lui, était-il permis d'espérer? Peu lui importait. Pour elle, il était et serait toujours le même.

Elle sentait que sa haine refaisait surface et l'envahissait tout entière. Ses oreilles bourdonnaient et son cœur battait la chamade. Une vieille rancune recouverte par la poussière des années se soulevait et l'étouffait subitement. Retenant à grand-peine une nausée, elle se pencha vers l'évier pour rafraîchir son visage à l'eau froide. Lorsqu'elle se redressa, elle était déterminée. Elle était infirmière et son devoir était de soigner chacun sans exception, et toujours avec le même altruisme. En levant les yeux, elle aperçut dans le miroir son visage décomposé et se trouva laide. Elle souffrait du silence qu'elle gardait depuis si longtemps. Elle devait se refaire une contenance et rejoindre ses compagnes. Elle avait l'habitude de la dissimulation muette. Pourtant, elle se serait crue revêtue d'une armure plus résistante. Elle respira profondément à nouveau et, se sentant plus solide sur ses jambes, elle sortit de sa cachette et rejoignit calmement l'équipe de nuit. Les gestes routiniers l'aideraient à effectuer son travail.

L'unité aux murs défraîchis lui sembla plus terne et plus sale que d'habitude. Même les odeurs de médicaments, habituellement familières, lui sautèrent à la gorge et l'étouffèrent. Elle reprit le plus calmement possible le cartable abandonné quelques minutes plus tôt et s'adressa à ses compagnes.

— Judith, tu t'occuperas de monsieur Leblanc, dans la chambre un, et de monsieur Sirois, dans la trois. Toi, Maureen, tu t'occuperas du jeune Leblanc, dans la deux, et de madame Mercure, dans la quatre. Je me garde le plaisir de soigner notre chanoine.

Soulagées, ses deux compagnes la remercièrent et s'empressèrent de rejoindre leur poste de crainte qu'elle ne se ravise et ne leur impose les traitements à dispenser au chanoine.

— Tu es notre meilleure, Rosalie, murmura Judith en s'éloignant.

L'infirmière adressa aux deux jeunes femmes un sourire un peu forcé. Elle allait faire face et soigner cet homme qu'elle n'avait jamais complètement éliminé de sa vie. Elle en était consciente plus que jamais; de le retrouver ainsi sur un lit d'hôpital faisait remonter en elle une haine douloureuse, comme si les événements d'autrefois revenaient pour la provoquer et lui rappeler ses faiblesses passées.

Soudain, l'infirmière adjointe de soir arriva au poste, les traits tirés. Rosalie ne se souvenait pas de l'avoir vue autrement, même les rares fois où elle l'avait croisée à l'extérieur de l'hôpital. Elle faisait partie de ces gens dont la figure exprimait toujours le poids de leur vie. Par contre, sa voix douce venait remettre un peu d'équilibre chez cette personne dont toute la carrière avait été consacrée à soulager son prochain. Elle s'adressa à celles qui allaient remplacer son équipe.

— Je pense que vous avez eu le temps de constater la présence du chanoine Aubert. Il est arrivé aux urgences la nuit dernière à la suite d'un infarctus et il est monté à l'unité en après-midi. Bien que stabilisé, son état inspire encore de grandes craintes. À sa crise cardiaque s'ajoute une pneumonie. En effet, son dossier révèle qu'il toussait depuis un bon moment déjà, mais il ne trouvait jamais le temps d'aller consulter un médecin. Que voulez-vous, le salut des âmes est prioritaire.

L'infirmière baissa les yeux et regretta, l'espace d'un fugitif instant, cette remarque inappropriée. Elle poursuivit son rapport.

— Il y a deux jours, sa nièce qui vivait au presbytère et tenait pour lui maison serait allée rendre visite à ses parents à Saint-Jérôme et aurait été retrouvée morte dans son lit. Une mort subite. Le curé Aubert était très attaché à sa nièce et aurait fait une violente crise cardiaque en apprenant la nouvelle de la bouche de

son jeune vicaire. Et nous voilà responsables du saint homme. Ce soir, son état s'est légèrement amélioré. Sa température se maintient au-dessus de quarante, mais sa tension artérielle, quoique encore très basse, s'est stabilisée. Par contre, la tachycardie ne se résorbe pas. Mais, aidé de nos bons soins, il devrait s'en sortir. Je vous passe le flambeau. À vous de veiller sur l'unité. Je suis épuisée et très pressée de rentrer me jeter dans mon lit de plumes.

En rangeant ses dossiers, elle posa un œil inquisiteur sur Rosalie et fut étonnée de sa pâleur. Sa compagne était une femme silencieuse et réservée, mais en pleine forme physique. Elle avait habituellement le teint frais, et ce, malgré un sommeil pas toujours des plus réparateurs. Inquiète, elle s'informa :

— Tu as mal dormi ? Tu as l'air épuisée. Ce n'est quand même pas notre curé qui t'inquiète ? Il ne faut pas t'en faire. Il est détestable et exigeant, mais plutôt mal en point. Il a pris son somnifère vers onze heures. Il devrait dormir une bonne partie de la nuit si sa toux ne le tient pas trop éveillé. Tu vas trouver au dossier tous ses antécédents médicaux.

Elle tapa d'un geste familier l'épaule de sa compagne et fit un signe de croix taquin dans les airs en guise d'encouragement. Elle se dirigea ensuite à l'arrière du poste des infirmières pour effectuer le décompte des narcotiques. En tentant de conserver toute sa concentration, Rosalie la suivit. Pourtant, son esprit ne cessait d'errer entre deux mondes.

Garde Lambert était une très jolie femme. Sa grandeur, sa minceur et un teint naturellement basané lui donnaient un air de santé, et ses immenses yeux verts, plutôt inhabituels chez une brunette, attiraient l'attention. Bien sûr, le milieu de la quarantaine avait mis quelques rides autour de ses yeux et peut-être aussi

un peu de mélancolie dans son regard. Par ailleurs, il était vrai que tous ici connaissaient très peu cette femme. Elle était arrivée à Saint-Anselme il y avait bien une dizaine d'années. Elle avait acheté une jolie et grande maison située près d'un lac dans les Laurentides, avait immédiatement obtenu un emploi à Saint-Cœur-de-Marie et était devenue une compagne appréciée de tous. Mais elle avait toujours gardé le silence sur sa vie passée. Certains disaient qu'elle avait été infirmière dans un dispensaire en Abitibi dans les années quarante. D'autres ajoutaient qu'elle avait épousé un médecin et vécu en Afrique quelques années. Les gens qui parlent très peu d'eux-mêmes alimentent les conversations. Rosalie en était bien consciente, mais cet état de fait lui convenait. Elle était solitaire depuis sa plus tendre enfance; c'était sa nature. Elle se souvenait de cette cour arrière où, petite, elle s'amusait toute seule et s'inventait un monde dans lequel seuls les oiseaux et les fourmis étaient invités à partager ses jeux.

Assise à sa table de travail, elle prit connaissance des soins qu'elle aurait à donner à son unique patient. Elle révisa les ordonnances et la médication à administrer durant la nuit: tonicardiaques, antibiotiques et une dose d'héparine à ajouter au prochain soluté.

Après le départ du service de soir, elle s'était rendue au chevet du curé Aubert. Avant de vérifier les perfusions, les signes vitaux et le reste, elle avait regardé fixement l'homme endormi. Elle le haïssait. Pourtant, elle avait longtemps pensé que, si la vie la remettait un jour en sa présence, le temps aurait fait son œuvre. Peut-être n'éprouverait-elle alors rien de plus que de l'indifférence. Mais en le regardant, endormi et vulnérable à l'extrême, un ressentiment qu'elle ne pouvait chasser affluait à sa gorge. Ça lui faisait mal. Elle aurait tellement voulu l'oublier. Toute cette haine

lui ressemblait si peu! Elle avait mis des océans entre le souvenir de cet homme et elle-même et aujourd'hui, des années plus tard, il était là devant elle, écrasé par la maladie. Elle s'était approchée doucement du lit pour ne pas le réveiller et avait examiné de près son visage. Elle l'avait trouvé laid. Il était beau, pourtant, vingt-cinq ans plus tôt, alors au milieu de la trentaine. Elle se souvenait de son rire. Tous les paroissiens aimaient bien l'entendre. « C'est comme une musique céleste! » disait Augustine Robidoux, la corpulente maîtresse de poste.

L'homme s'était retourné dans son lit et Rosalie avait instinctivement reculé vers la porte. Mais il ne s'était pas réveillé. Le somnifère pris plus tôt agissait pleinement en ce début de nuit. Elle avait donc le loisir de l'observer sans croiser son regard. Les longues mains bleues sur le drap blanc lui faisaient monter à la gorge une étrange nausée. Elle revoyait ces mains, en d'autres circonstances tellement tragiques, et se rendait compte qu'elle en avait gardé l'image indélébile au fond de sa mémoire. De belles mains d'homme de Dieu faites pour bénir que l'égoïsme avait transformées en instruments de haine et de torture. Des mains qu'il avait pourtant continué de lever en signe de bénédiction et de pardon, indifférent à la monstruosité de ses actes.

En quittant le chanoine endormi, elle était revenue vers le poste des infirmières. Comme chaque chambre était entièrement vitrée, elle apercevait ses compagnes affairées à leurs tâches, très à l'aise et attentives à chaque patient dont elles avaient la charge. Elle envoyait leur douce tranquillité, alors que dans son esprit la tempête faisait rage.

Elle se leva et se rendit à la pharmacie derrière le poste des infirmières. Elle plaça la fiole d'héparine et la seringue dans un plateau. Dès qu'elle en aurait l'occasion, elle la préparerait en présence d'une compagne et

lui en ferait vérifier la dose. Il en était toujours ainsi quand il s'agissait d'établir le dosage d'un médicament dangereux pour la vie d'un patient. Elle faisait tous ces gestes d'une façon machinale. Heureusement, l'expérience venait à sa rescousse. Sinon, elle se serait sentie bien affolée. Elle ne pouvait chasser de sa pensée l'idée que d'ici quelques instants elle devrait faire face à cet homme qui dormait paisiblement dans son lit. Cependant, elle avait l'avantage de la surprise. Elle savait qui il était et pouvait se préparer mentalement. Lui ne s'attendait pas à la voir près de son lit. Et il ne la reconnaîtrait sans doute pas. Un quart de siècle, ça change quelqu'un. Mais, si le chanoine la replaçait, elle devrait demeurer impassible. Elle garderait ses distances, simplement. Ce n'était qu'un triste moment à vivre. Elle souhaitait seulement très fort qu'à son retour, après la fin de semaine, le chanoine Aubert ait quitté les soins intensifs pour le département de médecine.

Elle retourna à sa table de travail pour terminer la vérification du dossier. Depuis l'arrivée de son patient à l'urgence, la nuit précédente, beaucoup de médicaments avaient été prescrits, puis changés à l'arrivée d'une nouvelle analyse sanguine, et ainsi de suite. Elle ne voulait pas faire d'erreur et, comme sa concentration était déficiente en ce moment, elle devait fournir un effort supplémentaire.

Elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme endormi à quelques pas d'elle. Peut-être savait-il, après tout. Elle avait souvent eu le sentiment qu'il n'était pas très loin, comme s'il s'assurait de sa discrétion en se tenant toujours au courant de l'endroit où elle vivait, où elle travaillait aussi, sans doute. Au début des années cinquante, elle avait vécu dans l'Europe de l'après-guerre, où elle avait beaucoup entendu parler des camps de concentration allemands et des horreurs

qui s'y étaient perpétrées. Tous les gens autour d'elle avaient été atterrés par les récits de ces actes diaboliques et les photos qui avaient circulé. Ils n'arrivaient pas à croire que des êtres humains aient pu commettre de telles monstruosités. Rosalie, elle, n'avait eu aucun doute. Elle avait connu Charles-Eugène Aubert, curé à Saint-Mathieu-du-Nord.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge. Quatre heures du matin ! Il était temps d'effectuer la deuxième tournée des chambres. Jusque-là, la nuit avait été calme. À sa première visite, le chanoine dormait profondément. Elle avait décidé, en accord avec Maureen qui l'accompagnait, de ne pas le déranger afin de lui assurer un sommeil réparateur. Maureen avait quitté l'unité pour sa pause depuis un bon moment déjà, tandis que Judith et Rosalie s'apprêtaient à faire cette tournée des cinq patients. Judith s'informa :

— Rien de spécial avec notre invité de marque ?

Pour seule réponse, Rosalie lui sourit. Elle aurait bien aimé avoir le même détachement vis-à-vis de la personne du curé Aubert.

Toutes les deux firent rouler silencieusement le chariot de matériel de soins d'une chambre à l'autre. Judith eut les larmes aux yeux en retournant avec précaution le jeune Leblanc, dont les chances de survie étaient bien minces.

— Il devrait y avoir des lois sévères pour les chauffards en état d'ivresse, qui causent des traumatismes irréversibles à de si jeunes personnes. C'est incroyable que ces monstres s'en tirent presque toujours avec un simple avertissement de la part d'un juge.

— Tu as raison, répondit distraitement Rosalie. Un jour nos élus devront se pencher sur ce problème et légiférer.

Vint le moment d'entrer dans la chambre cinq pour

vérifier les perfusions et donner les soins de confort à l'occupant des lieux. Elles allumèrent la veilleuse. Le chanoine ouvrit les yeux et Judith se pencha au-dessus du lit.

— Monsieur le curé, nous allons vous tourner et vous frictionner le dos. Vous pourrez mieux dormir.

L'homme se tourna vers elle, étonné d'avoir été réveillé. Un peu en retrait, Rosalie en profita pour l'examiner. Il avait vraiment beaucoup vieilli. Il avait le visage ravagé comme un vieil alcoolique épuisé par de trop nombreuses veilles. Peut-être avait-il effectivement abusé de la bouteille... Cela pouvait expliquer l'état de son cœur. Mais l'odeur de pipe qui flottait dans la chambre était pour elle en lien direct avec la faiblesse de ses poumons.

Elle en était là de sa réflexion quand Judith l'invita d'un regard à l'aider. Il lui fallait tourner le malade vers elle. Elle se pencha résolument au-dessus du lit, posa ses mains sur le corps de l'homme et l'attira avec délicatesse vers elle pour que sa compagne puisse le masser et lui glisser des oreillers derrière le dos. Elle croisa un regard vitreux aux paupières rouges et humides. Le chanoine ne semblait pas la reconnaître. Elle ressentit une sorte de répulsion à son contact et son corps frémit. De devoir toucher le corps de cet homme lui répugnait, mais elle était d'abord infirmière.

Absorbée par le dégoût qu'elle ressentait, elle ne suivit pas le regard du prêtre qui se posa sur l'épinglette accrochée à son uniforme. Avec l'aide de sa compagne, elle replaça doucement le patient sur les oreillers. Elles l'installèrent le plus confortablement possible avec d'autres oreillers posés entre ses genoux et sous son bras. Elle vérifia instinctivement les sites de perfusion.

Parce qu'elle s'appliquait à sa tâche, elle ne remarqua pas le regard insistant du chanoine posé

sur elle. Elle se retourna vers la porte et, sans un mot, s'apprêta à quitter la pièce avec sa compagne, qui salua bien poliment le chanoine. Elle tint la porte entrouverte pour permettre à Judith de passer avec le chariot en remerciant silencieusement le ciel que cette rencontre se soit si bien passée. Elle sursauta en entendant tout à coup la voix de l'homme résonner à son oreille. Une voix encore beaucoup trop familière après tant d'années.

— Garde Lambert, pourriez-vous m'accorder un instant?

Tandis que Judith quittait la pièce et fermait la porte derrière elle, Rosalie respira profondément et se retourna lentement, péniblement vers le lit. Elle était prête à faire face. Vingt-cinq années de haine, de regrets, de douleurs profondes... Tous ces sentiments se heurtaient au fond de son corps, dans son cœur et son ventre. Ils s'exprimaient dans cette nausée qui une fois encore montait à ses lèvres. Ses oreilles bourdonnaient. Une chaleur désagréable se glissa sous son uniforme et jusqu'au bout de ses doigts. Pourtant, elle grelottait de froid. Elle plaça instinctivement ses mains sous ses aisselles pour les cacher au regard de l'homme et les réchauffer un peu. Il ne devait surtout pas voir ses tremblements. Comme dans un cauchemar duquel elle espérait se réveiller, elle leva résolument le regard vers le lit et son monstrueux occupant, vers son passé qu'elle fuyait depuis près d'un quart de siècle.

Revenue de sa pause, Maureen regarda Rosalie sortir de la chambre cinq. Le joli teint basané de l'infirmière avait fait place à une blancheur de cire. Elle marchait difficilement, comme si un poids immense venait d'être déposé sur ses épaules. Elle vint s'asseoir près de sa compagne sans la voir.

Maureen hésita. Elle sentit un courant froid traver-

ser l'unité. Elle referma son chandail de laine sur sa poitrine, hésita et se décida finalement à interroger Rosalie :

— Qu'est-ce qui s'est passé avec le curé Aubert? Je l'ai entendu rire, j'ai entendu vos éclats de voix. Rosalie, qu'est-ce qui s'est passé?

La jeune femme attendait une réponse, mais Rosalie semblait n'avoir rien entendu. Son esprit était ailleurs. Lentement, son dos se courba. Elle posa ses bras contre la table de travail et y déposa sa tête. Sa respiration se calma peu à peu. Elle ne bougeait pas. Après un long moment, elle se redressa lentement et regarda Maureen. Elle parut étonnée, comme si elle prenait conscience de sa présence et du lieu où elle se trouvait. Elle secoua la tête et ses mèches courtes retombèrent sur son front, lui donnant l'espace d'un instant l'allure d'une petite fille prise en faute. Elle sourit à sa compagne. Non, elle s'efforça plutôt de glisser entre ses lèvres un message réconfortant pour apaiser la crainte qui se dessinait dans les yeux de la jeune Maureen.

— Ne t'inquiète pas. C'est un vieil homme désagréable. Les remarques désobligeantes nous blessent toujours, mais ça n'a jamais tué personne. Je vais survivre à cette nuit d'orage.

Elle posa une main qui se voulait rassurante contre l'épaule de sa compagne. Une main rassurante, certes, mais ferme, qui disait assez qu'elle ne souhaitait entendre aucune répartie.

— Je vais quitter pour ma pause, dit-elle d'une voix lourde que sa compagne ne lui connaissait pas. Je vais préparer l'antibiotique de six heures pour notre chanoine. Je l'administrerai à mon retour vers six heures quinze.

Rosalie se leva, contente de s'isoler pour tenter d'oublier l'altercation qu'elle venait d'avoir avec le vieil

homme. Mais elle avait beau s'obliger à penser à autre chose, elle n'arrivait pas à chasser de sa tête les souvenirs que la présence du curé avait réanimés. Elle détestait cette idée fixe qui la hantait et qui sapait toutes ses énergies. Elle essayait de se concentrer sur autre chose, mais les images surnoises revenaient continuellement et s'insinuaient désagréablement à l'intérieur de son cerveau. Elle s'obligea à préparer la dose d'antibiotique avec la hâte non dissimulée de quitter l'unité le plus rapidement possible. Elle sentait sur elle le regard de Maureen, qui ne semblait rien comprendre à cet état de fièvre qui lui était si peu familier.

Avant de se rendre à la salle de repos, Rosalie marcha un peu à travers l'unité en espérant retrouver grâce à ce geste routinier un peu de calme. Elle entra dans toutes les chambres sur la pointe des pieds et vérifia l'état des autres patients. Dans la chambre deux, elle se pencha un instant sur le jeune homme comateux. Il était beau. Judith avait raison. Elle s'apitoya un instant sur cette belle jeunesse fauchée par un chauffard ivre. S'il ne sortait pas bientôt du coma, il allait en garder des séquelles irréversibles. Mais elle ne pensait déjà plus à lui. Elle secoua la tête. Si cette nuit pouvait enfin se terminer, elle n'aurait alors qu'à profiter de ses trois jours de congé. Ensuite, le département aurait probablement retrouvé son calme, alors que le curé Aubert aurait été transféré vers une autre unité. Il allait sûrement s'en sortir. « Les hommes de Dieu ont quand même un complice au ciel ! » pensait Rosalie. Il était vrai cependant que, le chanoine, c'était sûrement l'enfer qui l'attendait.

Rosalie se dirigea vers la salle de repos. Les infirmières des soins intensifs avaient le privilège de profiter d'une petite salle attenante à l'unité, ce qui leur permettait de relaxer dans le calme. Rosalie enleva

sa coiffe et s'étendit sur le canapé mis à leur disposition. Elle s'enroula dans un drap de flanelle et déposa sa tête sur un mince oreiller. Elle savait bien qu'elle n'arriverait pas à fermer l'œil. Il y avait trop de souvenirs qui affluaient à son cerveau. Elle restait là, dans le noir, les yeux grands ouverts sur son passé. La petite lumière rouge d'un poste de radio clignotait sans arrêt au fond de la pièce et, tel un métronome, rythmait le cours de ses pensées. Elle frissonna.

Il était six heures dix du matin à Saint-Cœur-de-Marie quand retentit l'appel fatidique. Rosalie bondit du canapé et se précipita vers l'unité des soins intensifs pour rejoindre l'équipe d'urgence.

*

— Qui est l'infirmière de ce patient? demanda le docteur Giroux.

Rosalie était debout près de la porte, derrière l'équipe que le code avait rassemblée. Elle était éblouie par les lumières trop fortes. Incrédules, ses yeux immenses fixaient aussi bien le chanoine étendu nu sur son lit que le personnel qui s'agitait autour de lui. Par la fenêtre, elle pouvait assister à une fin de nuit blafarde. Avec les bruits insistants de tous les appareils de réanimation, elle avait l'impression d'être tout à coup projetée dans une autre dimension, dans une sorte de cauchemar duquel elle allait bientôt se réveiller.

Maureen prit la parole :

— Je lui administrais son antibiotique quand, tout à coup, il s'est mis à étouffer. Je venais juste de terminer. J'ai vérifié les signes vitaux. La tension artérielle était en chute libre, alors que le pouls était extrêmement rapide et à peine perceptible. Je le perdais même complètement

à certains moments. Alors, j'ai lancé le code. J'ai immédiatement pensé à un choc anaphylactique.

— Vous avez son dossier? demanda le médecin. Est-il allergique aux antibiotiques?

— Oui, répondit Rosalie en s'approchant du lit. Il est allergique à la pénicilline.

— Si c'est inscrit dans son dossier, aucun crétin de médecin ne doit lui avoir prescrit un tel médicament, murmura-t-il d'une voix enrouée par l'inquiétude.

Une infirmière s'était approchée pour installer sur le corps du patient les électrodes nécessaires à une défibrillation.

— Libérez l'espace, dit le médecin.

Toute l'équipe s'éloigna du lit le temps que le docteur Giroux fasse passer volontairement et de manière brève une décharge électrique dans le cœur du patient, dans l'espoir que l'organe reprenne son activité et un rythme plus normal.

Rosalie, qui se tenait toujours à l'entrée de la pièce, regardait, les yeux agrandis par l'effroi, le corps du patient s'arquer, puis retomber lourdement sur le lit lorsque la décharge électrique s'interrompait.

Le médecin regarda l'électrocardiogramme qui se traçait sur le papier et n'y vit aucun signe de vie. Il augmenta la puissance de l'instrument et recommença. Un long moment plus tard et après plusieurs autres essais infructueux, il cessa les manœuvres de défibrillation. Il s'adressa à Rosalie.

— Comment se fait-il qu'il ait reçu de la pénicilline, s'il y est allergique?

Rosalie fit un effort extrême pour contrôler sa nervosité et dit d'une voix mal assurée :

— C'est mon erreur. C'est moi qui ai préparé la dose à administrer. J'ai dû me tromper de fiole.

Sous le regard stupéfait de toute l'équipe, Rosalie

tourna les talons et se dirigea vers la pharmacie des soins intensifs afin de vérifier si la fiole d'antibiotique utilisée en était une de pénicilline. Comme le chanoine Aubert était le seul patient à avoir reçu un antibiotique au cours de la nuit, il était facile de retrouver la fiole utilisée, qui se trouverait nécessairement sur le dessus de la poubelle à médicaments. Et, précisément, Rosalie en retira une fiole vide de pénicilline. Elle la tint dans sa main et la regarda sans prononcer une seule parole.

Toute l'équipe d'urgence se retira en silence. Chacun retourna vers son unité terminer son quart de travail. Incrédule, le médecin regardait Rosalie. Il la connaissait bien pour être souvent venu la nuit à l'unité des soins intensifs. Il avait souvent causé avec elle et avait toujours su apprécier la compétence professionnelle de cette femme. Son regard ne pouvait quitter les grands yeux verts. Il n'arrivait pas à croire qu'elle ait pu commettre une telle erreur. En professionnel de la santé dévoué à ses patients, il en mesurait toute l'ampleur et il lui était facile d'en prévoir les conséquences sur la vie future d'une infirmière aussi humaine et bonne envers ses malades que l'était Rosalie. Si on pouvait lui faire des reproches, ce n'était sûrement pas de ménager ses efforts pour donner les meilleurs soins possible à chacun. Il l'avait souvent vue quitter l'hôpital longtemps après la fin de son quart de travail, uniquement pour tenir compagnie à une personne en détresse. Si elle ne disait jamais rien de sa vie personnelle, elle savait écouter. Il en avait fait l'expérience quelques fois lorsqu'il lui était arrivé de perdre un patient malgré ses efforts surhumains pour le sauver. Pour des choses plus banales aussi, il avait pu compter sur la compréhension et l'écoute de cette femme au grand cœur.

Le docteur Giroux jeta un regard circulaire sur les infirmières présentes et demanda tristement :

— Quelqu'un a averti la famille de cet homme?

Le médecin porta une main à son front.

— C'est vrai, je me souviens, vous m'avez dit qu'il s'agissait du chanoine de la paroisse.

Rosalie sortit de sa torpeur et dirigea son regard vers le médecin. Dans la chambre vitrée située en face du poste, elle remarqua qu'une infirmière avait déjà recouvert le visage du chanoine d'un drap blanc. Elle leva les yeux vers le docteur Giroux, qui avait posé une main sur son épaule :

— Je suis abasourdie, Rosalie. Tu as commis une erreur impardonnable. J'aimerais dire le contraire, mais ta méprise a coûté la vie à ce prêtre.

Rosalie fixa ses yeux sur le médecin, qui y lut une sincère consternation. L'infirmière était toute tremblante et sentait son cœur prêt à éclater. Elle murmura :

— Tu as raison, Réal. Je n'y comprends rien.

Le médecin cligna les yeux. Il paraissait dépassé par les événements. Si tous les êtres humains naissaient égaux, certains avaient mérité des lauriers bien incontournables au moment de quitter ce monde. Et, en cette fin des années soixante, bien qu'installé sur un piédestal de plus en plus chancelant, le clergé régnait encore en maître suprême sur les ouailles soumises.

— Bon, il doit bien y avoir dans son dossier un numéro de téléphone en cas d'urgence! finit-il par articuler.

— Celui de sa sœur. Je l'ai vu au dossier. Je te le donne. Mais il y a aussi le numéro du presbytère. Je pense que c'est là qu'on a demandé d'appeler en premier si jamais il y avait une urgence.

Rosalie prit le dossier et le tendit d'une main tremblante au docteur Giroux. C'était lui qui allait se charger de communiquer la triste nouvelle.

Maureen s'approcha à son tour et demanda à Rosalie

si elle devait transférer le corps dans la salle de repos pour la visite de la famille, dont les membres allaient sûrement arriver aussitôt après avoir appris le décès du chanoine.

— Rosalie, tu connaissais notre curé? demanda timidement Maureen en poussant la civière vers la salle de repos.

— Oui, je l'ai connu il y a bien longtemps.

— Sa présence semblait te perturber au plus haut point, cette nuit.

Rosalie ne répondit rien. Elle avançait comme une somnambule.

— Je ne sais rien de ton passé, mais je crois que cette rencontre t'a enlevé toute concentration.

Rosalie s'arrêta net et regarda sa compagne qui marchait à ses côtés. Elle lui demanda d'une voix sèche :

— Tu ne penses quand même pas que j'ai voulu la mort de cet homme?

Maureen fut surprise de la voix cassante de Rosalie et sembla abasourdie par la question :

— Non, bien sûr, s'empressa-t-elle de répondre. Ne va surtout pas penser ça. C'est quand même bien triste, cette erreur de médicament. Je ne voudrais pas être à ta place. Est-ce que tu pourrais me dire quelque chose?

Elle laissa sa question en suspens. Elle aurait bien aimé demander à Rosalie ce qui s'était passé derrière les portes closes au milieu de la nuit quand elle les avait entendus se disputer, le chanoine et elle. Mais, bien consciente que sa compagne ne lui répondrait pas, elle se tut et résolut de demeurer sur son appétit.

Le quart de nuit se poursuivit comme dans un brouillard. L'infirmière hospitalière de l'unité, Denise Laliberté, qui avait été avertie par le médecin, arriva en même temps que le vicaire de la paroisse. Ce fut elle qui le conduisit auprès du corps. Rosalie avait fait ce

qui relevait de sa tâche, y compris la rédaction de la feuille d'accident relatant l'erreur de médication qui avait été fatale à son patient. Elle était demeurée un long moment le stylo dans les mains sans pouvoir écrire un mot, perdue entre son passé et les événements qui venaient de se produire. Enfin, avec application, elle avait répondu à toutes les questions. Ses compagnes, Judith et Maureen, profondément atterrées et désolées pour elle, avaient terminé leur nuit de travail en silence. Perdre un patient était toujours un moment de grande tristesse pour le personnel d'un département. Mais quand de surcroît il survenait à la suite d'une erreur d'un collègue, c'était la désolation totale, la catastrophe. Et chacun en était bouleversé.

Après avoir remis à sa chef d'unité le rapport d'accident, Rosalie revint chez elle lentement, tel un automate retrouvant ses gestes logiques et familiers, guidé uniquement par l'habitude. Elle avait le sentiment de suivre son corps, de lui obéir, d'avancer à son rythme à lui, comme si elle en avait complètement perdu la maîtrise.

Il faisait encore chaud et le temps était toujours très humide. Elle passa une main dans ses cheveux et se pencha vers les quelques fleurs encore épanouies en ce début d'automne. Son gros chat blanc était venu à sa rencontre et se frottait à sa jambe, attendant une caresse qui tardait curieusement à venir. Rosalie aimait beaucoup cette maison achetée il y avait déjà dix ans et dans laquelle elle avait cherché la paix de son âme et de son corps. Elle regardait les jolis bosquets d'arbustes où quelques feuilles persistantes, aux couleurs d'automne, attiraient le regard. Elle se dirigea vers le vaste champ derrière la maison, parsemé d'arbres immenses sous lesquels elle allait souvent s'abriter pour y trouver le calme et la solitude. Un chef-d'œuvre d'artiste. Elle

marchait en silence, épuisée par les événements de la nuit. Elle retrouva son banc familier et s'y déposa lourdement comme après un dur combat. Le chat s'empessa de sauter sur ses genoux et ronronna doucement, indifférent au drame qui se jouait dans le cœur de sa maîtresse. Elle le caressa doucement, de ces mêmes gestes automatiques qui la menaient depuis le début de cette triste nuit. Elle embrassa l'horizon et ses yeux clignèrent à peine quand le soleil du matin fit scintiller l'eau bleue du lac Connelly. Une vie, la sienne, défilait dans sa tête, et les événements récents s'y bouscullaient. Une première larme, chaude, coula sur sa joue et tomba dans les poils du chat. Puis ce fut la débâcle. Elle éclata en gros sanglots. Surpris, le chat s'enfuit à toute vitesse, pour revenir discrètement se faufiler sous le banc. Il attendait le calme après la tempête pour remonter sur les genoux familiers.

Rosalie pleurait sans même tenter de porter une main à son visage. Elle pleurait sur sa vie, sur cette vie qu'elle aurait voulue tellement différente, sur cette vie qu'un homme sans scrupules, un jour, avait détournée de son cours.

« Peut-on réellement blâmer quelqu'un ou l'accuser d'avoir détruit nos rêves de vie, de beauté, d'espérance? pensa Rosalie. N'est-on pas seul responsable de l'orientation que prend notre existence? Ai-je manqué de force, de caractère? Pourquoi n'ai-je jamais pu me libérer de l'emprise de cet homme? Sans doute à cause des secrets que j'ai trop bien gardés en moi. Ils ont étouffé ma vie. En fait, je n'ai fait que fuir. »

Il était mort cette nuit et elle en était responsable, elle le savait. Elle avait commis l'erreur fatidique. Ses pleurs s'apaisèrent. Elle se leva et, suivie de son grand chat blanc qui tentait vainement de s'enrouler à ses jambes, se dirigea lentement vers la maison. Elle allait

devoir répondre de ses actes, elle en était consciente. Il allait y avoir enquête. Allait-on l'accuser? C'était loin d'être improbable.

Étrangement, elle n'éprouvait aucun remords, comme si une grande paix attendue depuis longtemps, une tranquillité d'esprit recherchée des années durant, venait de se glisser dans son cœur. Elle avait commis une erreur impardonnable. Ça avait été comme si une main étrangère avait saisi la mauvaise fiole d'antibiotique et l'avait forcée à commettre cette erreur.

«Et si c'était toi, Héloïse-Marie, qui as guidé ma main?» songea Rosalie. Elle eut un sourire triste à l'adresse du passé. L'image de la belle jeune fille aux cheveux roux s'insinua doucement dans son souvenir.

Elle se rendit au salon et s'assit au piano, dont elle joua les yeux fermés. Elle n'avait pas sommeil. Elle attendait. Elle avait déjà pris sa décision.

«Dès que cette histoire sera réglée, dès que mon erreur aura été reconnue comme telle, et je souhaite de tout cœur que ce soit là la décision du comité d'éthique, je vais quitter Saint-Cœur-de-Marie. Pour tout le personnel, je suis devenue en un instant la responsable de la mort du chanoine, involontairement responsable, mais responsable quand même. Je vais partir, je n'ai pas d'autres choix. Je vais fuir encore une fois. N'est-ce pas là la triste histoire de ma vie? Je hais cet homme d'Église, même s'il est mort. Il y a bien longtemps, un choix m'a placée sur son chemin. En le croisant, j'ai croisé le démon et son enfer.»

Le piano résonna longtemps dans la maison de Rosalie. Elle espérait que la musique l'empêcherait de penser. Pourtant, chaque mélodie ouvrait une large fenêtre sur les événements d'autrefois qu'elle avait tant cherché à fuir.